Sommaire

Rarement défaite fut plus profonde... — 9
Ne pas reculer devant les banalités — 23
Ouvrir ses propres yeux, marcher avec ses propres pieds — 37
Viser la guérison, non le réconfort — 55
Ne s'adapter jamais — 77
Ne pas en rajouter aux tristesses inévitables — 95
Former des espaces de non-publicité — 111
Se tenir plutôt que faire corps — 133
N'admettre aucune solution — 153
Ne pas céder sur sa certitude — 181
Ne capitaliser sur rien, refuser de jouer le jeu — 201
Fuir la politique, mais dans la fuite chercher des armes — 223
S'arracher à la dépendance — 247
Emprunter le détour des techniques — 285
Déchristianiser la révolution — 337

Ne pas céder sur sa certitude

1. Nul ne prend des risques *pour rien* — **2.** L'alternative au fait d'être gouverné n'est pas de se gouverner soi-même, mais d'*être fermement au monde* — **3.** « Nous vivons tous comme si nous étions des despotes. Cela fait de nous des mendiants » — **4.** Il est bon d'être fanatique, sur quelques points

1.

Un jeune homme de quinze ans, guère sociable, un peu *geek*, après avoir appelé SOS Suicide depuis les toilettes de son école, poignarde la seule camarade avec laquelle il lui arrivait de causer. Il laisse un manifeste, envoyé sur la messagerie scolaire. Il l'a appelé « L'action immunitaire ». Treize pages de clairvoyance et de révolte contre le cours suicidaire de cette civilisation. Même la neutralisation psychologique de son propos, à quoi la nature du geste qui a suivi n'aura pas peu contribué, s'y trouve préventivement neutralisée : « Ce que l'on appelle aujourd'hui "santé mentale" est ainsi entièrement codé par les impératifs du système. Être "sain", dans cette logique, c'est être fonctionnel, disponible, productif, consensuel, silencieux. C'est ne pas poser de question. C'est ne pas ralentir. C'est ne pas souffrir de l'insupportable. C'est, en somme, être adaptatif à l'inhumain. Mais cette santé n'est pas la vie : c'est une anesthésie. » Ce texte, on l'aurait qualifié de « zadiste » il y a quelques années encore, avant que la ZAD de Notre-Dame-des-Landes ne se normalise, quand tous les fugueurs de France, répondant à l'appel du dehors, s'y donnaient un rendez-vous secret. Il faut préciser que ce garçon habitait Saint-Herblain, à quelques kilomètres de là. Le désespoir du geste sera révoqué d'un mot et, avec lui, la teneur explosive du texte : « fasciste » – c'est d'ailleurs ce qui contraindra *Le Figaro* à le publier, afin de retourner l'accusation. Le garçon est interné. Circulez, il n'y a rien à entendre. Au concours du plus parfait nihiliste, difficile de dire qui aura gagné, de l'assassin lui-même ou de la société de monades assez bouchées pour ne plus rien voir ni entendre, hormis la mise en scène chaotique de ce qui advient. L'excuse, ici, est que ledit

manifeste aurait pu avoir été rédigé avec l'assistance d'une IA – chose suspecte, en effet : il n'y a pas de faute d'orthographe, imaginez-vous ! Ce sera, pour la suite des temps, l'excuse universelle de l'universelle indifférence. Le fait divers est la boule de cristal dans laquelle les sociétés de l'information se mirent et refoulent leur propre vérité.

Avec des camarades, vous lancez une occupation, vous ouvrez un squat, vous prenez un lieu collectif. Il s'agit, dans votre intention, de « libérer un espace », d'offrir un champ d'expression à « d'autres rapports », en plus du défi lancé à l'ordre régnant. Autant dire que le cadre n'est pas vraiment entrepreneurial. Il y a bien sûr l'émerveillement des premiers moments, le vent frais des rencontres, le sentiment bouleversant d'une naissance, ou du moins du nouveau. Viennent les premières assemblées, les premiers mots posés sur cette nouveauté. Pas seulement les mots mûris en amont, écrits, pensés, réfléchis, non, les mots *dits*, ceux qui ne peuvent être prononcés sans être à portée de contradiction, ceux qui engagent, qui engagent les corps. En dehors des mots de la logistique, ce sont des paroles de visée, d'intention. Tout le monde écoute intensément. Ce sont ces mots qui seront répétés comme fondateurs à longueur de discussions dans toute la suite de l'histoire. Ce qui frappe, c'est le silence prudent du plus grand nombre, dès le premier jour. Quand on sollicite les silencieux pour complexifier l'intention, pour offrir une base granuleuse, pondérée de vécu, à ce qui tente de naître là, les regards se détournent. Le régime de la blague vient sauver de la gêne. Comme il n'y a même pas eu à lutter contre les inénarrables trotskistes qui veulent toujours tout cadrer afin que rien ne se passe, rien du moins qui ne soit conforme à leurs minuscules calculs militants, on aura pu s'en tenir au « refus de ce monde », sans trouver à formuler *ceux que l'on refuse* d'entre tous les refus existants de ce monde, et ils sont nombreux. Cette « naissance », tout dans la suite le confirmera, n'aura été qu'un avortement. Et la vie du lieu ne sera finalement qu'un avortement *continué*. Seul le miracle de l'adversité environnante – les flics, les voisins, la répression, les groupes rivaux, ceux contre qui on lutte – lui aura permis de durer. Le commencement raté accompagnera toute la tentative, jusqu'à son absence de fin tragique. Ce qui ne sait pas naître ne peut pas non plus mourir. Il se survit à l'état de zombie, trouvant toujours assez de chair fraîche dont se nourrir. Toute la « vie » dont le lieu saura s'agiter sera celle des menues querelles de factions changeantes, la chronique des détestations et des rabibochages, le maquis

des coucheries. Que d'assemblées paniques où rien ne se dit sous l'ossification croissante du langage ! Les quelques *idées*, en entendant par là ce qui décale irréversiblement nos perceptions, qui avaient déterminé la prise du lieu, sont devenues une menace à la perpétuation de son néant, de son mauvais confort. Il est urgent de les enfouir aussi profondément que possible, et de camoufler le trou. Ce sont des lubies dépassées. Les logisticiens, dont la volonté de puissance coïncide avec la privation d'idée et se confond si bien avec la lugubre reproduction du quotidien, sont formels : on a assez pensé, on *sait* maintenant ce qui est bon et ce qui est mal, et c'est un principe de fonctionnement bien suffisant. Les lieux morts reviennent naturellement aux logisticiens, qui en sont les diacres. Le décollement entre l'histoire vécue et l'histoire racontée ira donc croissant. L'empire du mutisme s'étendra avec l'inflation des automystifications. Dans certains moments d'assemblée, tout être doué d'une véritable oreille entendrait le vrombissement de la nuée de fantômes que chacun y amène avec lui – ceux de ses terreurs enfantines, des ambitions inavouées, des nœuds généalogiques, des humiliations infligées et subies, des cadavres de soi-même qu'il a fallu enjamber. Mettons qu'il y ait trente personnes dans une pièce et dix fantômes par personne, cela fait quand même un brouhaha de trois cents démons. Pas étonnant que nul n'entende plus rien, ni que rien ne se dise vraiment entre tous ces figurants de leurs propres spectres. Au dernier carat, toutes sortes de « techniques spirituelles » ne manqueront pas d'être mobilisées afin d'approfondir en le réenchantant ce banal déni. Les inconscients continueront de tout gouverner. Si l'avortement dure au-delà du raisonnable, on fera appel à des « socio-analystes » pour tenter de « soigner le collectif », entendez : se raconter des histoires au sujet des histoires qu'on se sera déjà racontées, car les fantômes se nourrissent de fictions et raffolent des délires collectifs. Parvenu à son point de rupture, l'hiatus entre la représentation de soi et la réalité du « collectif », malgré un recours à l'amnésie à des doses de cheval, sera ce chancre par lequel tout fuira finalement, ne laissant qu'un ballon fripé dans une flaque de bière un lendemain de fête. On se dispersera honteusement. Les plus endurants iront recommencer le même avortement ailleurs. *Et sic in infinitum.* On aura donc ouvert un espace au néant, au vent. Aucun acte de *parrêsia* n'y aura rien changé. Aucune initiative, aucun chantier, aucune menée téméraire n'aura sorti cette substance collective gélatineuse de l'ornière où elle se sera, dès le départ, coulée. L'impuissance aura été totale, d'un bout à l'autre. Ceux qui auront espéré que quelque chose, un jour,

naisse de là n'auront jamais trouvé de prise, sur rien. Ils auront assisté au déroulement implacable d'une tragédie où le chœur des nuls célèbre par son mutisme l'évanouissement des héros. Ils voulaient offrir un espace au communisme ; ils n'auront qu'offert un terrain de chasse aux pervers. Il ne se sera rien passé. Pas le début d'un commencement. Mais, pour mémoire, des viols et des accusations de viol. Voilà ce qui advient quand on libère un espace aux enfants du nihilisme.

Cela fait plus d'un siècle et demi que le diagnostic du nihilisme *européen* a été posé. Il est plus actuel que jamais. Entre-temps, la sale bête a eu tout loisir de faire son lit, de pénétrer jusqu'à la moelle des êtres. Il était une pathologie de la volonté, il est devenu une pathologie de la présence. Il était incapacité à vouloir, il est désormais inaptitude à *voir*. On ne parvenait déjà plus à croire, on ne parvient même plus à *être là*. « Rien ne vaut » était son credo ; il dit maintenant : « Il n'y a rien », pour ne pas avouer qu'il ne voit rien de ce qui pourtant crève les yeux. Peut-être ne *veut*-il rien voir. Qui peut lui faire grief de tout piétiner ? De quoi s'inquiète-t-on ? C'est ainsi que, de guerres mondiales en petites atrocités du quotidien sur fond de *jogging* matinal, on s'est insensiblement acheminé de l'absence de fin à la fin de toutes choses. Cela *fonctionne* admirablement d'ailleurs, car fonctionner est le principe même d'un temps sans principe. Depuis qu'il est pluriel, déconstruit, *open*, conformiste, contemporain*, sûr de rien*, le nihiliste surfe sur les courants d'air, il est tellement *chill* derrière ses lunettes de soleil. Qu'il en faut du béton, pour faire tenir une époque autour d'un courant d'air ! Notre propos n'est pas psychologique, il est *stratégique*. Nous tentons de saisir comment l'ennemi est parvenu, en sapant jusqu'à notre faculté à nous organiser, à ruiner les conditions de possibilité de tout agir. L'armée française théorise officiellement que l'enjeu des conflits mondiaux est à présent le maintien de la « *safe sphere* » des populations – que rien ne menace de venir perturber la bulle épistémologique où chaque citoyen se trouve enfermé grâce à l'appareillage technologique qui gouverne, désormais, son accès au monde. En novembre 2021, Jen Easterly, la directrice de l'agence pour la cybersécurité et la sécurité des infrastructures du Department of Homeland Security, en charge de la lutte contre la « mésinformation, désinformation et malinformation » déclarait crûment dans une conférence : « On peut soutenir que nous sommes dans le business des infrastructures critiques, et l'infrastructure la plus critique, c'est notre infrastructure cognitive ». L'Union européenne ne fait

que marcher sur ces héroïques brisées, celles, justement, de la guerre cognitive. Il est heureux que notre cerveau soit en de si bonnes mains. Le seul dommage collatéral est la perte *de toute perspective*. « La forme la plus efficace de *perspecticide* – c'est-à-dire la manipulation et la déconstruction de nos perceptions – consiste tout d'abord à faire subir une mutation au concept du Moi. Dans ce cadre, le manipulateur essaie de "voler" le concept de Moi à sa cible pour le remplacer par le sien. Cette opération débute généralement par une tentative d'étouffer les récits de l'opposant, avant de dominer l'environnement informationnel de la cible. » (Christopher Wylie, *Mindfuck*) Pour certains, le nihilisme est une condition existentielle, pour d'autres c'est une opportunité offensive. Un petit vertige vous prend, malgré tout, à la lecture du document *The art of deception* (L'art de la tromperie), une série de *slides* provenant de l'équivalent britannique de la NSA et révélés en 2014 – son titre, déjà, emprunté à un fameux hacker américain et sa couverture barrée d'un « I'm not trying to impress you, but I'm Batman ». Confronté à de tels phénomènes, tout esprit sain vit dans cette attente illusoire : que le nihiliste nous débarrasse de lui-même. Qu'il fasse acte de cohérence, pour une fois. Ce serait sa politesse. Mais c'est tout le contraire qui se passe : le nihiliste dure, il se répand et répand avec lui sa maladie. Peut-être est-ce même son moteur intime. Le nihiliste, on l'a compris, *est celui qui vivra le plus longtemps*. Par effet de masse, c'est toute une civilisation qui, de manière revendiquée désormais, *vit en suicidaire* et a aménagé les conditions de sa perpétuation paradoxale. Elle aura dû pour cela saper tout point de certitude, égarer tout réflexe vital, dissuader toute possibilité d'affirmation ou, du moins, désamorcer préventivement tous les effets d'une quelconque affirmation, au cas où elle surgirait malgré tout. De celui qui n'est sûr de rien, on n'a pas non plus à craindre de révolte conséquente. Nul ne prend de risque *pour rien*.

2.

On sait depuis belle lurette comment gouverner un monde nihiliste. La doctrine en est publiée depuis 1922 au moins, même si un certain provincialisme satisfait aura commandé en France qu'on ne pousse pas la curiosité, plus d'un siècle durant, jusqu'à la traduire. Cette doctrine s'intitule *Public opinion*. C'est la bible fondatrice de toutes les sciences de la communication de tous les départements de sciences politiques de la planète. Son auteur

est l'un des plus notoires conspirateurs du XX^e siècle : Walter Lippmann. Il est vaguement connu en France comme l'auteur de *La cité libre* et l'organisateur en 1938 à Paris du colloque au cours duquel aura été forgée le terme « néolibéralisme ». En 1922, il est déjà, à trente-deux ans, l'un des artisans de la propagande de guerre américaine de la Première Guerre mondiale : à la fois l'un de ceux qui forgeront l'argumentaire de l'entrée dans une guerre dont personne ne voulait à part financiers et industriels, un agent qui « interroge » des prisonniers allemands sur le front en France et celui qui rédigera finalement les « 14 points de Wilson » pour sceller la paix subséquente. Il sera, au cours de sa vie, un membre de l'aristocratique et néanmoins socialiste *Fabian Society*, le conseiller « informel » de plusieurs présidents des USA, un homme de confiance des services secrets britanniques et américains, un journaliste éminemment respecté au Département d'État, l'un des concepteurs de la CIA et, bien sûr, celui qui assurera la diffusion de la notion de « guerre froide » en 1947. Un personnage polyvalent, donc, et conséquent. Le propos de *Public opinion* est simple : la démocratie est née dans des sociétés de taille réduite, où chacun pouvait faire l'expérience directe de l'ensemble de ce dont il y a à délibérer. Les sociétés industrielles modernes ne répondent plus à de telles conditions. Leur gigantisme, les interdépendances mondiales, le système médiatique font qu'il y a divorce entre les mondes vécus et la perception du monde. Il y a le « monde au-dehors » et « le monde dans notre tête ». L'entendement du troupeau humain est de toute façon borné. Il n'a jamais vraiment accès au monde. Il ne connaît que le « pseudo-environnement » de « stéréotypes » que lui fournit la société, et dorénavant les modernes moyens de communication. Pour la masse, le monde est « *out of reach, out of sight, out of mind* » (hors d'atteinte, hors de vue, hors de l'esprit). Cette notion de « stéréotype », devenue si familière, c'est Lippmann qui l'invente. Pour lui, l'individu moyen ne définit pas ce qu'il voit, il voit ce qu'il a préalablement défini – ce qu'*on* a défini pour lui. Ainsi, le stéréotype précède toute pensée, il code la perception dans un sens donné, il contourne les fonctions cognitives. Les stéréotypes sont une chose naturelle – il faut pouvoir réduire le monde pour en supporter la complexité –, ce qui n'interdit pas de les architecturer. Lui qui s'est d'emblée intéressé à la psychanalyse exulte : « Grâce à la recherche psychologique et aux moyens de communication modernes, la pratique de la démocratie a pris un tournant. Une révolution se produit, infiniment plus significative que tout déplacement du pouvoir économique. [En effet, un changement de stéréotype]

constitue un changement d'esprit, qui, lorsque l'inoculation est une réussite, constitue en réalité un changement de vision ». À l'appui de ses thèses réputées « réalistes », Lippmann excipe de sa propre expérience d'artisan du bourrage de crâne durant la Première Guerre mondiale. Il y découvrit comme il est aisé de manipuler les populations, de « manufacturer leur consentement ». Il prétendit même par la suite, en retournant l'ingénierie de guerre en ingénierie de paix, et le nihiliste à baïonnette en nihiliste pacifiste, empêcher la répétition du massacre. Il y a désormais une solution aux carnages, et bientôt une solution à tout : des experts bienveillants et raisonnables pourraient, au sein d'« *intelligence bureaus* », fournir aux médias des faits certifiés afin que les citoyens disposent d'un pseudo-environnement démocratique. Ou dit plus franchement : « Le public doit être mis à sa place afin que les hommes responsables puissent vivre sans craindre d'être piétinés ou encornés par le troupeau de bêtes sauvages. » Le citoyen moyen est un « *outsider* » qui n'a aucun titre à définir le moindre « fait ». D'autres se chargent de les lui fournir. Sa vocation est de se laisser gouverner par une élite naturelle. « L'intérêt général échappe complètement à l'opinion publique, et ne peut être géré que par une classe spécialisée ». Faut-il préciser que l'exergue du livre est tiré de l'allégorie de la caverne dans *La République* de Platon, dont il n'est pas prévu ici de sortir ? Ou que « l'immense confusion bourgeonnante et bourdonnante », qui justifie l'opportune sélection des faits, correspond à la description que William James, un des professeurs de Lippmann, réservait au monde *des enfants* ? Quelle théorie critique de la « société du spectacle » ne suggérera pas, à sa suite, que nous sommes tous autant d'esclaves mystifiés dans la grande caverne médiatique ? *Public opinion* se lit comme la théorie critique préventive de toutes les théories critiques ultérieures, et sera lu comme telle, c'est-à-dire comme théorie parfaitement cynique, dès sa parution par les esprits sérieux – à commencer par Carl Schmitt.

Public opinion n'est pas un constat, c'est un programme. Si l'on veut se faire une idée de ce que signifie sa mise en œuvre méthodique, il suffit de se reporter à la gestion de crise du covid. La doctrine démocratique du gouvernement des masses nihilistes, si parfaitement déprises du monde qu'elles ne voient rien par elles-mêmes, n'a peut-être jamais atteint un tel point de perfection. Les barbouzes érigées en « tiers de confiance » au nom du *fact checking* ou le raffinement des procédés de censure apparus dans les *Twitter files* n'en forment que l'écume. Ce qui importe,

dans cette opération mondiale d'« inoculation », comme aurait dit Lippmann, dans ce coup d'État épistémologique planétaire, c'est la simultanéité des assauts donnés aux corps et aux esprits. Jamais peut-être une offensive adverse n'était parvenue à désarmer si profondément toute velléité d'autonomie, tant au point de vue biologique qu'épistémologique. Des énormités aussi orwelliennes que « le pass sanitaire, c'est la liberté » ou « on peut débattre de tout, sauf des chiffres » pouvaient être instillées dans les crânes sans rencontrer plus de résistance qu'une aiguille entrant dans une veine. Comme le fanfaronnait si bien le nihiliste de 2021 : « vu tout ce que je me suis mis dans le nez, je peux bien me foutre ce vaccin dans le sang ». Chaque corps opportunément enfermé dans son cachot connecté, le pouvoir construisait, ravalait, abattait et reconstruisait à sa guise tous les pseudo-environnements qui lui chantaient. À la défaillance de tout instinct de survie répondait une adhésion hébétée aux « vérités » successives de la propagande – comme un abandon à *l'intoxication* générale. C'est que le point *le plus profond* en nous, là où se nouent nos rapports à nous-mêmes, aux autres et au monde, avait été atteint : car tous trois étaient frappés de manière synchrone. Le coup de force, ici, c'était la suspension abrupte de toutes nos habitudes, de toutes nos certitudes, de toutes nos relations conjuguée au déploiement hypnotique, en situation d'isolement, d'un appareil de colonisation cognitive intrusif et unifié. Il aura fallu au moins cela pour briser le point d'évidence vitale, le point de consistance éthique, le point d'appui invisible d'où naît toute révolte sérieuse. Privés d'accès au monde, il ne nous restait plus qu'à endurer ou adopter le pseudo-environnement que médias et experts construisaient en temps réel, et sans grand souci de vraisemblance, à notre intention. Nous devenions idéalement gouvernables, jusqu'à remplir des attestations pour nous autoriser nous-mêmes à sortir dans la rue. Tout se passait comme si nous n'avions plus accès à nos ressources propres. Au point de se voir asséner comme *vérités impériales* toutes ces mesures de crise dont le destin est manifestement de devenir « normales » – l'auto-enfermement dans nos bunkers domestiques, la solitude universelle, la vie numérique, la psychose diffuse, les rues désertées, notre devenir « inessentiel », les permis d'accès pour tout, le *tracking* généralisé, la censure honorable, le bannissement de tout désaccord substantiel, et surtout la guerre de tous contre tous dans sa version congelée : l'hostilité de tous envers tous. C'est à cela que la gauche et tant d'anciens camarades ont souscrit avec leur *citoyennisme pandémique*. Le pouvoir lui-même a dû être surpris de recueillir tant de consentement, d'« acceptabilité » comme on dit pudiquement – les

conditions étaient encore plus favorables qu'anticipé. L'époque était donc authentiquement performative, et les « gens » prêts à tout. Ce fut une réussite comme les gouvernants en voient rarement de si complètes. D'entre toutes les productions mythomanes du moment, la « guerre au virus » avait ceci d'infaillible que, si personne ne pouvait décemment en imaginer un quelconque début de réalité – les urgentistes lancés à l'assaut en première ligne, bardés de seringues et de masques en polymère –, elle en appelait au vieux militarisme national *qui marche toujours*. Les vertus héroïques parlent aux peuples que l'État humilie depuis la plus tendre enfance. Et puis le nihiliste ne demande rien tant que d'être *mobilisé*. Le délire avait beau être manifeste, le principal résidait dans le fait que cette mystification soit possible. Mais surtout *qu'elle soit encore possible à l'avenir* : « Dans cinq ou dix ans, lorsque l'on prendra du recul sur cette crise, on se rendra compte que les conséquences économiques, sociales, psychologiques seront équivalentes à celles d'une guerre », pontifiait Emmanuel Macron. Voilà qui augurait d'une mise à jour doctrinale dont les flops récents, du pseudo-service militaire à l'écologie de guerre, ne garantissent en rien contre des tentatives d'enrôlement plus appuyées. C'est alors que les leçons du covid feront la différence. Quelques-unes, à la volée : l'alternative au fait d'être gouverné n'est pas de se gouverner soi-même, mais d'*être fermement au monde*. Qui flotte dans sa bulle cognitive appelle la climatisation gouvernementale. Qui « ne sait pas » se plie aux sommations bienveillantes, quand bien même elles défieraient toute logique. Qui se défie de ses propres intuitions finit par ânonner les stéréotypes gouvernementaux en se croyant malin. Qui obéit dans les faits finit par justifier les injonctions les plus irrationnelles. Qui ne fait pas confiance aux forces propres de son esprit et de son corps s'en remet finalement à ce qui le détruit. Il n'y a pas à pleurer les camarades ralliés à l'ennemi. Aussi amères soient elles, de telles épreuves sont le pluvian fluviatile qui débarrasse le crocodile de la révolution des sangsues qui envahissent sa gueule. Il faut leur rendre grâce pour cet utile service, car il est dans la nature des sangsues de se rendre indolores.

3.

Tout souverain qu'il se figure, le sujet contemporain est le produit des technologies qu'il manipule. Lové derrière l'écran de son smartphone, assis derrière celui de son ordinateur, il trône au centre de son monde auquel il se rapporte sur le mode de la